

JULIEN GARDAIR

CAMERA LOCUS

Du 24 mai au 20 octobre 2014

EXPOSITION À LATTES

Site archéologique

Lattara

Musée Henri Prades

Montpellier Agglomération



ÉDITO DE PHILIPPE SAUREL

Président de la Communauté d'Agglomération de Montpellier
Maire de la Ville de Montpellier

Depuis *7* ans, le Site archéologique Lattara - Musée Henri Prades de Lattes a pris l'excellente habitude d'accueillir en ses murs la création contemporaine afin de croiser les pratiques culturelles et de jeter des ponts par-dessus le temps. Il est ainsi démontré que l'Antiquité et l'art contemporain ne sont pas aux antipodes l'un de l'autre mais bel et bien deux univers qui, en investissant un même espace, offrent à celui-ci une nouvelle dimension et aux visiteurs de nouvelles perceptions. Associées à des propositions artistiques inédites et multiformes, les collections archéologiques de *Lattara* s'en trouvent magnifiées.

Du 24 mai au 20 octobre, c'est Julien Gardair, artiste foisonnant originaire de l'Agglomération de Montpellier et aujourd'hui installé à New-York, qui prend possession du site archéologique Lattara et des collections permanentes. Pour l'anecdote, soulignons qu'il a un point commun avec Claude Viallat dont une rétrospective de l'œuvre est visible cet été au musée Fabre de Montpellier Agglomération. Tous deux sont des anciens élèves de l'école des Beaux-Arts de Montpellier. Nous avons là une nouvelle preuve que cet établissement accueille au fil des ans un nombre important de talents en devenir.

Julien Gardair a pris le temps d'appréhender l'espace muséal dans lequel il allait s'exprimer car il a bénéficié d'une résidence d'artiste *in situ*. Il a ainsi créé une installation vidéo qui offre une relecture des lieux où ses propres représentations sont déclinées suivant un mode déambulatoire.

Les visiteurs du Site archéologique Lattara - Musée Henri Prades seront forcément séduits par cette approche très personnelle et onirique. En effet, ils ne se promèneront pas simplement dans un musée, mais deviendront acteurs dans un espace recomposé où la fiction et le rêve occupent une grande part. De fait, cette exposition baptisée *Camera Locus*, en œillade au procédé artistique déployé, est une étape imposée sur le circuit des expositions saisonnières. En archéologie, on parlerait même d'une belle découverte.



ÉDITO DE LIONEL PERNET

Directeur du Site archéologique Lattara -
Musée Henri Prades de Montpellier Agglomération

Les liens étroits tissés depuis sept ans entre le musée et des institutions tournées vers la création contemporaine comme le FRAC Languedoc-Roussillon ou l'école supérieure des Beaux-Arts de Montpellier Agglomération ont largement enrichi notre programmation.
Cette année, nous avons proposé à Julien Gardair, ancien élève de l'école des Beaux-Arts de Montpellier Agglomération puis de Cergy Pontoise, maintenant installé à New-York, de poser son regard de peintre sur notre musée et notre collection permanente et de créer une installation vidéo dans le cadre de sa résidence d'un mois parmi nous. Son travail nous permet, loin de céder à une mode ou à la tentation de l'art contemporain comme faire-valoir, de poursuivre avec les artistes et les visiteurs une aventure au long cours en les incitant à poser à chaque fois un regard neuf sur nos collections.
Cette démarche, inscrite dans le programme scientifique et culturel du musée, a donné lieu en 2011 à un colloque - Le temps des Styrènes - sur le thème de l'art contemporain au musée d'archéologie, publié en 2012. Jean-François Pinchon, professeur d'art contemporain à l'Université Paul Valéry de Montpellier, y soulignait l'originalité de la démarche proposée à Lattes, où nous consacrons une partie du budget des expositions d'art contemporain à la création d'œuvres originales en lien avec nos collections d'archéologie. Je me réjouis de cette reconnaissance et invite un large public à revenir dans nos collections permanentes et à se laisser porter par l'invitation à la rêverie et à la contemplation proposée par Julien Gardair.



PROPOS D'ISABELLE GRASSET

Directrice adjointe du Site archéologique Lattara -
Musée Henri Prades de Montpellier Agglomération
Commissaire de l'exposition

Depuis 2007, le Site archéologique *Lattara* - Musée Henri Prades soutient et expose la création contemporaine dans une volonté d'ouverture et de transversalité culturelle diversifiée. Année après année, le musée offre ainsi au public de nombreuses pistes de visites pour un renouvellement régulier de l'accès au voir et au savoir.
En ce sens, les expositions d'art contemporain programmées au musée démontrent combien le regard successif des artistes portés sur nos collections archéologiques révèle une diversité d'approche extrêmement enrichissante. De plus, chaque exposition donnant lieu à une ou plusieurs productions d'œuvres spécifiques, l'implication de chaque artiste se trouve renforcée et favorise un éclairage protéiforme régénéré, tant du point de vue de l'espace muséal que de l'exposition permanente.
À l'occasion de la programmation de cette 7e exposition d'art contemporain, l'artiste invité, Julien Gardair, a investi l'exposition permanente afin de susciter une nouvelle approche du site antique et des collections de *Lattara.*
Il lui a en effet été proposé d'appréhender l'exposition comme un lieu de passage entre le site archéologique et les collections permanentes, pour une perception déambulatoire revivifiée et inédite, de ce qui est donné à voir *in situ*, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du musée.
Accueilli en résidence au musée du 28 avril au 23 mai 2014, Julien Gardair s'est saisi du site antique et des salles d'expositions, en diffusant dans l'espace du musée ses propres représentations vidéographiques de *Lattara*, comme autant d'images recomposées à partir de correspondances élaborées entre fiction et réalité, dans l'interférence du temps passé et de l'instant présent.
Il a donc pensé l'insertion de son exposition comme « une invasion » de la collection permanente en établissant une synergie entre l'intérieur et l'extérieur du musée, entre fixité des formes et vibration des images, dans un espace où différentes temporalités se chevauchent en une multitude d'histoires qui s'inventent et se renouvellent sans cesse.

C'est ainsi que Julien Gardair nous invite sur la scène d'une installation visuelle et sonore inédite pour une immersion dans une fiction à fort potentiel poétique et pictural, en affirmant la dimension expérimentale du lieu d'exposition.

DIALOGUE ENTRE
PATRICK PERRY, HISTORIEN DE L'ART ET JULIEN GARDAIR

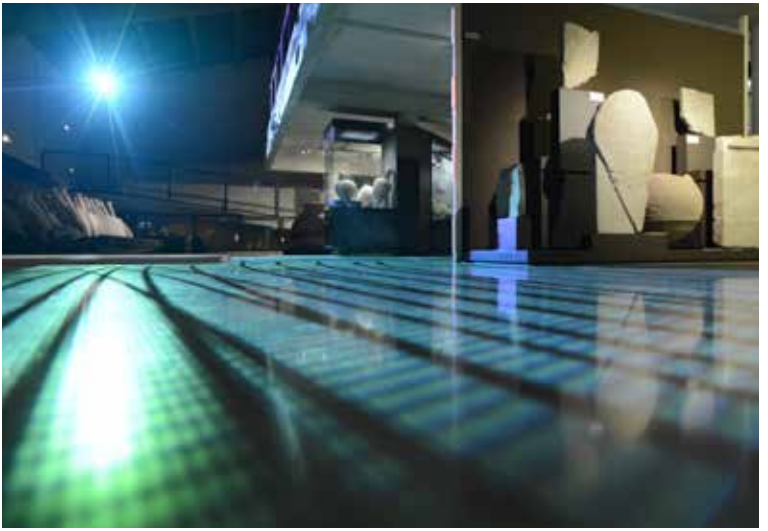
Patrick Perry : On peut avoir le sentiment que ton travail attendait d'être accueilli par une institution comme celle qui t'invite aujourd'hui. Le poids de l'histoire dont un tel site et un tel musée sont chargés, semble en effet en éclairer un certain pan. Je pense par exemple à *Javel (illust. p.24)*, le tapis tissé par la Savonnerie de Lodève mais aussi à de nombreux dessins comme ceux de la série *Assad Assyrian (illust. p.26)*, 2013, qui me paraissent traversés par les questions de l'histoire de l'art ou même du passé de manière générale. *Assad Assyrian* est né de l'observation d'un fragment archéologique conservé au Metropolitan Museum de New York…

Julien Gardair : Nous avons accès à une extraordinaire masse d'informations sur ce qui s'est fait et ce qui se fait. L'histoire nous conte un récit pour tenter de relier les évènements ; je suis plus sensible pour ma part à d'autres types d'articulations. Je pense par la forme, ce qui m'autorise des rapprochements au-delà de la chronologie. Je m'efforce de rester curieux, ouvert et d'approcher les situations sans a priori ni projet. Je ne crains pas de me laisser déplacer et cherche à me faire surprendre. Plutôt qu'un poids, le passé nous présente une infinité de possibilités au travers des traces qu'il nous a laissées.
Alors que j'étudiais les collections du musée Henri Prades, j'ai rencontré la veuve d'un grand archéologue spécialiste de l'Assyrie. Les reliefs de la chasse aux lions de Ashurbanipal, que j'avais découvert lors de mon premier voyage à Londres, est l'une des œuvres qui a laissé en moi des traces les plus vivantes. J'ai ensuite souvent voyagé au Moyen-Orient, notamment en Syrie. Je suis profondément reconnaissant de ce que j'y ai appris, et l'actualité dramatique que continue à subir la région me touche particulièrement. C'est ainsi qu'est née la série *Assad Assyrian,* en commençant par une visite des collections assyriennes du Metropolitan Museum. Revenu à l'atelier avec un ensemble de croquis, j'ai repris et étendu un motif peint à l'engobe noir sur un fragment de céramique qui avait particulièrement retenu mon attention. D'abord, avec les matériaux les plus proches de l'objet étudié : de l'ocre rouge et du noir de fumée mêlés à de la gomme arabique ; ensuite, par une technique de marqueterie, une série se développe, où la gomme rencontre le spray et

l'antique Assyrie se heurte à notre contemporaine Syrie en crise. À partir d'un élément décoratif simple, une histoire du monde se dessine devant moi dans toute sa complexité.

C'est en travaillant sur le tapis pour le Mobilier national que j'ai appris à porter une attention particulière au décor et à la commande. J'y ai découvert des structures qui sont restées au cœur du travail depuis lors. En travaillant à Lattes, j'ai aussi compris que l'archéologie avait en commun avec ma pratique une attention toute particulière aux techniques de fabrication. C'est souvent à partir de celles-ci qu'elle élabore des hypothèses et tente de comprendre le monde.

PP : Tu présentes ici la sixième *Camera locus*, une installation vidéo spécifique, générée par un unique projecteur qui diffuse dans la quasi totalité de l'espace pour lequel l'œuvre est réalisée. La série est née en 2010 pour les Écuries de la Graineterie de Houilles puis a connu des matérialisations à New York ou à Barcelone (illust.p.25), à l'intérieur de lieux variés. Le statut, la diversité et la richesse des collections permanentes du site archéologique Lattara - Musée Henri Prades génèrent, me semble-t-il, une lecture nouvelle de ce travail.



"une installation vidéo spécifique, générée par un unique projecteur..."



“elle éclaire également des objets historiques et des œuvres…”

Cette *Camera locus* dispose d'un espace mais elle éclaire également des objets historiques et des œuvres, d'autres éléments, auxquelles tu te confrontes, que tu mets en lumière, que tu relis, que tu complètes parfois. À ce titre, le fait que tu aies réalisé l'intégralité de la pièce lors de ta résidence à Lattes, au contact du site, des objets et de l'Histoire, s'est probablement avéré déterminant. L'apparence éclatée, modulaire, de l'installation peut ainsi être vue comme une sorte de prolongement de l'aspect fragmentaire, erratique, de la collection muséale. Mais toutes deux, l'œuvre et la collection, présentent aussi de toute évidence un caractère d'unité qui fait que *le tout l'emporte sur les parties.* Cette *Camera Locus* est ainsi très immersive pour le spectateur : spectaculaire tout en échappant assurément au spectacle.

JG : En éclairant le lieu par une source unique, la *Camera Locus* redessine l'espace, qui se fragmente par les ombres et s'étend via les reflets. Chaque plan éclairé devient un écran qui peut accueillir des images, de la couleur et du mouvement. L'histoire du site, les rencontres et les actualités durant les semaines de création sur place sont autant d'éléments qui constituent l'œuvre. Ce dispositif, qui a un grand pouvoir de transformation sans engager de destruction, semblait particulièrement adapté à l'invasion d'une collection. J'en éprouvais le désir et c'est la première fois que l'on m'offre cette opportunité. Ici, la situation est particulièrement riche. Depuis la géographie qui encouragea l'installation d'un port par les Étrusques et les échanges que cela provoqua. Jusqu'à la découverte du site par le groupe Painlevé dans les années 1960, l'état actuel des fouilles, le bâtiment, où grandit et travailla le peintre Fréderic Bazille, transformé en musée par l'architecte Joseph Massotta qui accueille aujourd'hui une collection d'œuvres et d'objets créés sur une période de plus de 2500 ans.

C'est entre autres à partir de tout cela que je travaille. La projection est à la fois dans l'espace, sur les pièces archéologiques et le bâti. La structure du musée m'offre la possibilité de projeter sur les deux niveaux en même temps et de couvrir ainsi l'ensemble de ses collections permanentes. En outre, avec la vidéo, le temps s'ajoute à l'espace. Comme tu le soulignes, le résultat est tout autant éclaté qu'il tisse des liens. Dans mes voyages et mes rencontres, je suis confronté tous les jours au fait que les modèles de pensée que l'on m'a appris ne me permettent pas tout à fait de penser le monde dans la réalité de sa diversité et de sa complexité. Je m'efforce de ne rien m'interdire et d'apprivoiser l'ambiguïté, le paradoxe et la contradiction au cœur de ma pratique.









De par son coté immersif, l'œuvre est certainement spectaculaire mais c'est un spectacle qui ne cherche pas à tromper puisqu'il dévoile ses secrets de fabrication. Si l'on y regarde bien, on se rend compte que l'unique projecteur à la source de tout cela révèle l'espace autant qu'il le met en scène. En créant des dispositifs et m'imposant des règles strictes, je cherche à développer des modèles dont les applications dépasseraient leur contexte d'origine. En limitant mes moyens, je porte une plus grande attention à ce qui est devant moi et découvre des potentiels qui auraient pu m'échapper.

PP : Dévoiler les secrets de fabrication, c'est en effet affirmer un outil mais aussi un geste. Il peut occasionner quelques troubles, par exemple lorsque l'on prend conscience de la présence des pixels de la trame digitale, particulièrement dans les zones les plus proches du projecteur vidéo, qui se trouvent également celles par lesquelles on pénètre dans l'espace. Ces pixels constituent les images. Mais le fait qu'ils sautent aux yeux engendre une certaine ambiguïté quant à ce caractère immersif dont on ne cesse de parler.

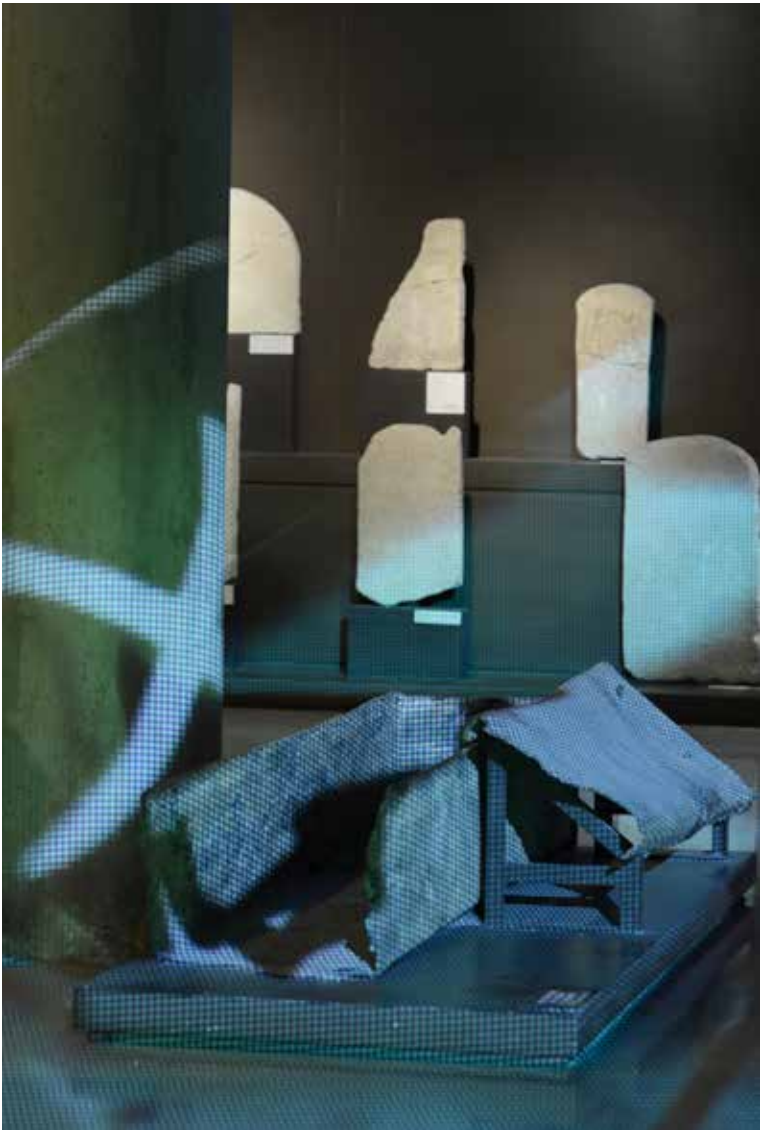
JG : Au cours de ces dernières décennies, la technique, l'outil et le geste ont été mal évalués, trop souvent réduits à la question du partage du travail et du coût de la main-d'œuvre. Ce sont pourtant des lieux de l'invention et les négliger c'est risquer de ne pas réussir à penser en dehors de ce que l'on connaît déjà.

J'ai décidé d'être artiste après la lecture des écrits de Marcel Duchamp à l'adolescence. Mais, depuis, c'est *bête comme un peintre* que j'ai choisi d'aborder le monde. Je me méfie des raisonnements linéaires et des simplifications. La peinture telle que je la pratique est une méthode. Sa surface nous met face aux traces de nos actes, provoque des accidents, et, au coup par coup, nous transforme. Des rapports se construisent, au présent et matériellement. Dans les installations vidéo, chaque surface réagit à la lumière de manière différente, de la plus absorbante à la plus réfléchissante. La couleur, le trajet, la distance entre le projecteur et l'obstacle qui fait écran sont autant d'éléments qui révèlent à la fois la matérialité de la lumière et de l'espace. De près, on ne distingue que la trame de pixels du projecteur. À distance se crée l'image qui bientôt ne sera plus que souvenir.

PP : Tu évoques un dispositif de *camera obscura* à l'envers, ce qui, évidemment, ouvre des perspectives intéressantes. Somme toute, le procédé de ta *Camera Locus* est transparent et simple, de la simplicité des brillantes inventions, et la



“ Des rapports se construisent…”



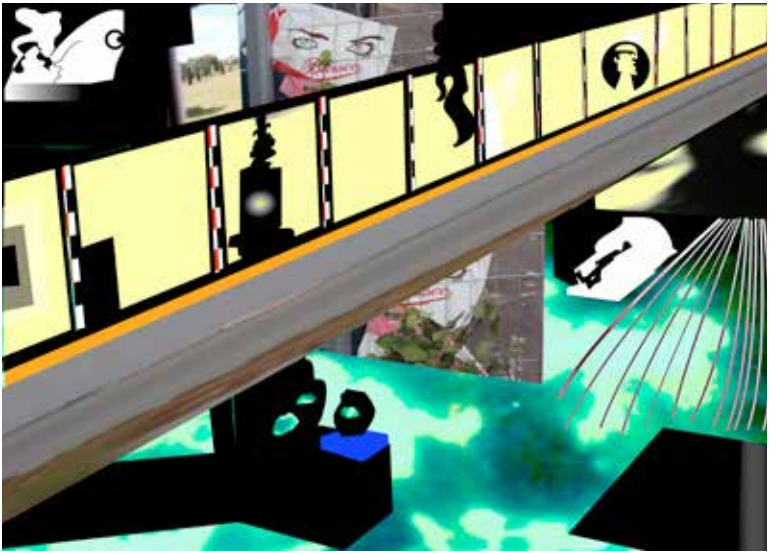
" de multiples relations possibles entre les éléments."

pièce est réalisée avec des outils techniques performants mais assez aisément accessibles - un logiciel largement commercialisé et diffusé. La mise en œuvre est complexe et on l'imagine facilement. Pourtant, elle ne joue pas sur les ressorts d'une fascination envers la technologie. Il s'agit d'un collage d'images, fixes ou animées, qui ne présente pas de structure narrative préétablie mais offre néanmoins de multiples relations possibles entre les éléments. Certes, les figures sont initialement rattachées au contexte de *Lattara* : des mires d'archéologues, des chevaux filmés non loin du site, des profils de monnaies antiques... associés à des éléments moins discernables ou plus ambigus. Cependant, d'autres connexions peuvent s'établir, plus floues, plus ambivalentes, renvoyant à d'autres univers plus équivoques, des univers plus ouverts qui ne sont sans doute pas sans rappeler, pour chacun d'entre nous, des expériences de songes. Le dispositif lumineux offre ainsi une immédiateté et un effet de sidération sur le spectateur qui confèrent à l'œuvre un caractère quasi magique, presque intemporel. À l'intérieur de cet espace éclairé, entouré d'objets anciens, au cœur de cette expérience sensorielle riche, visuelle mais aussi corporelle, j'ai eu le sentiment d'assister à une sorte de réinvention, non pas des formes ni des figures, mais à une nouvelle genèse des liens entre celles-ci, des liens primitifs.



" des mires d'archéologues..."

JG : Le dispositif est en effet d'une grande simplicité. Sa structure est un dessin qui se construit par tâtonnements successifs. Les premières traces que nous connaissons de la *camera obscura* remontent à quatre siècles avant notre ère, en Chine. Elle a longtemps été un instrument servant principalement à développer les théories de l'optique. À partir de la Renaissance, elle est devenue le modèle privilégié de la représentation du monde occidental et ce jusqu'à la modernité. Notre vision du monde s'est depuis déplacée, multipliée, étendue et relativisée. La *Camera Locus*, plutôt que de penser le monde depuis un point de vue centré, tente de multiplier les rapports en tirant profit au maximum des limites de son point de vue. Elle offre l'expérience d'un espace en mouvement que chacun est invité à compléter.



"un dessin qui se construit par tâtonnements successifs..."



À PROPOS DE L'ARTISTE



© Luc Jennepin

Après une première année à l'école Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier Agglomération, **Julien Gardair**, né en 1976, suit ses études à l'Ecole Nationale d'Art de Cergy Pontoise dont il sort diplômé en 1999.
Artiste foisonnant, il développe un travail protéiforme, entre peintures, dessins, installations et vidéos, qui lui permettent de renouveler en d'incessants télescopages de formes et de couleurs, l'expression de son univers graphique et pictural, abstrait ou figuratif.
Représenté par la galerie parisienne Jean Fournier de 2004 à 2007, il est à noter qu'une de ses peintures a été exposée au Musée Fabre de Montpellier Agglomération lors de sa réouverture en 2007, dans le cadre de l'exposition « La couleur toujours recommencée, hommage à Jean Fournier, marchand à Paris ».
Installé à New York depuis 2007, Julien Gardair poursuit son travail de peinture, de dessin au ruban adhésif ou d'installation monumentale en feutre découpé par lesquels il instaure de nouvelles perceptions des divers espaces d'exposition qui l'accueillent. Dès 2010, il exploite un dispositif de projection visuel et sonore in situ nommé Caméra Locus , qui immerge le spectateur dans un environnement recomposé entre fiction et réalité. Il a exposé en France, à New York, Barcelone, Abu Dhabi, Mexico... Entre 2007 et 2012, le Mobilier National a également fait réaliser dans les ateliers de la Savonnerie de Lodève, un tapis d'après l'une de ses feutrines noires décolorées à l'eau de javel.

SÉLECTION D'ŒUVRES DE JULIEN GARDAIR (2002-2014)



Cartons, 2002
50 cartons découpés
50x50x50 cm chacun
Vue de l'installation
au Musée d'Art Moderne,
Céret, 2005
© Julien Gardair



Moquette, 2004
Feutre découpé
Vue de l'installation
à la Galerie Jean Fournier,
Paris
© Julien Gardair



Sans titre, 2006
Acrylique et huile sur toile
200x250cm
Vue de l'installation
au Musée Fabre, Montpellier
2007
© Julien Gardair



Carton de tapis, 2007
pour le Mobilier National
Feutrine délavée
à l'eau de Javel
© Julien Gardair



Silver Wave, 2009
Feutre découpé
15mx4m
Vue de l'installation (détail) à
Megu/New York
avec le concours de
Contaminate New York
2007
© Julien Gardair



Stair at me, 2010
Ruban adhésif noir
Vue de l'installation (détail)
à la Graineterie, Houilles
© Julien Rodet



C'est pas l'homme, 2011
Mousse découpée flottant sur
la mer des Caraïbes
Saint Barthélémy
© Julien Gardair



Camera Locus 4, 2011
Installation video in situ
Vue à Homesession,
Barcelone
© Julien Gardair



Once upon a time, 2013
Huile sur toile
53 x 38 cm
© Julien Gardair





Deux dessins de la série Assad Assyrian
2013
Techniques mixtes sur papier
61 x 41 cm chacun
© Julien Gardair



Check & Mat, 2014
Capture vidéo, production ADAH, Abu Dhabi
© Julien Gardair



De la série Entre les lignes
Découpage du programme 2014-15 du Site archéologique Lattara - Musée Henri Prades

REMERCIEMENTS DE L'ARTISTE

Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance à la Communauté d'Agglomération de Montpellier sans qui rien n'aurait été possible. Je remercie tout particulièrement Isabelle Grasset et Lionel Pernet pour leur confiance et leur capacité à convaincre et défendre ce projet, Patrick Perry pour son enthousiasme, ses propos, remarques et corrections utiles et Luc Jennepin pour son regard et ses images. Je tiens également à remercier chaleureusement Anthony Alisendre et Hubert Sagliocco pour leur aide, disponibilité, sang-froid et créativité ainsi que tous les autres membres de l'équipe du musée pour leur accueil, leur bienveillance et leur souplesse. Je remercie enfin l'École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier Agglomération et Philippe Parre pour leur soutien logistique ainsi que mes chers hôtes.

INFORMATIONS PRATIQUES

Site archéologique Lattara - Musée Henri Prades
390, route de Pérols
34970 LATTES
Tél. : 04 67 99 77 20
Email : museelattes.educatif@montpellier-agglo.com
http://museearcheo.montpellier-agglo.com
Rejoignez le musée sur facebook : www.facebook.com/musee.site.lattara

ACCÈS

Par l'autoroute A9 (La Languedocienne),
prendre la sortie 30 "Montpellier Sud" ou la sortie 31 "Montpellier Ouest",
suivre la direction de "LATTES",
puis la direction "Site archéologique Lattara".

Par le tramway Terminus de la ligne 3 « Lattes Centre ».
Par les pistes cyclables entre Montpellier, Palavas et Pérols.

HEURES ET JOURS D'OUVERTURE

Semaine : 10h-12h et 13h30-17h30
Samedis, dimanches et jours fériés : 14h-19h
Fermé le mardi.

TARIFS EXPOSITIONS TEMPORAIRES

Plein tarif : 3,50 €
Tarif Pass'Agglo : 3 €€
Tarif réduit : 2 €€
(étudiants hors Montpellier-Agglomération, groupe de plus de 10)
Entrée gratuite le premier dimanche de chaque mois.

www.facebook.com/musee.site.lattara

Montpellier Agglomération
50, place Zeus - CS 39556 - 34961 Montpellier Cedex 2
Tramway L1 : arrêt " Léon Blum "
Tél : 04 67 13 60 00 - Fax : 04 67 13 61 01

Baillargues
Beaulieu
Castelnau-le-Lez
Castries
Clapiers
Cournonsec
Cournonterral
Fabrègues
Grabels
Jacou
Juvignac
Lattes
Lavérune
Le Crès
Montaud
Montferrier-sur-Lez
Montpellier
Murviel les Montpellier
Pérols
Pignan
Prades le Lez
Restinclières
Saint-Brès
Saint-Drézéry
Saint Geniès des Mourgues
Saint Georges d'Orques
Saint Jean de Védas
Saussan
Sussargues
Vendargues
Villeneuve-lès-Maguelone

Montpellier Agglomération - Direction de la Communication - 06/2014 - Visuels de l'exposition Camera Locus 2014 : Luc Jennepin

Montpellier Agglomération